

Jacques Le Brun

L'écriture de Freud¹

Dès l'abord nous devons dissiper deux erreurs que ceux qui n'auraient pas lu ce livre pourraient être tentés de commettre, d'une part de penser, sur la foi du titre, que Janine Altounian aurait écrit une étude stylistique de l'écriture de Freud, de son vocabulaire, de sa phrase, de son style (ce qui ne serait déjà ni inintéressant, ni inutile), d'autre part de voir dans ce livre une réflexion sur les traductions de Freud disponibles en français, sur leurs choix contradictoires, leurs mérites ou leurs défauts respectifs. Certes bien des exemples précis rassemblés à la fin du livre en un « Relevé des signifiants commentés » (p. 195 et *sq.*) apportent un commentaire extrêmement précis de passages de diverses œuvres de Freud. Mais il y a beaucoup plus dans le livre de Janine Altounian dont les trois parties (1° La psychanalyse pensée et écrite en langue allemande, 2° Inscription d'une traversée traumatique et traduction, 3° Corps textuel et théorisation) regroupent en trois vagues successives des développements à la fois fort différents entre eux et d'une intime cohérence.

Reprenons, non pas la suite des chapitres, mais les échos que font résonner chez le lecteur trois ou quatre grands thèmes qui le conduisent à réfléchir sur l'écriture et sur la lecture, sur la traduction et sur la psychanalyse.

La traduction

Nous trouvons en premier lieu dans ce livre une réflexion sur ce qu'est la traduction, toute traduction, réflexion stimulée, semble-t-il, par ce qu'avait jadis écrit sur l'acte de traduire comme « épreuve de l'étranger » Antoine Berman, qui, trop tôt disparu, avait laissé inachevée une passionnante critique des traductions de John Donne². Les problèmes de la

¹ À propos de Janine Altounian, *L'écriture de Freud. Traversée traumatique et traduction*, Paris, Puf, 2003. Exposé fait dans le cadre de la soirée de la Librairie de l'École de psychanalyse Sigmund Freud le 13 novembre 2003. Toutes les références dans notre texte renvoient aux pages de ce livre.

² Voir Antoine Berman, *L'épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Paris, Gallimard, 1984 ; *Pour une critique des traductions : John Donne*, Paris, Gallimard, 1995.

traduction sont aux antipodes de ce que la « naïveté » (c'est le mot de Janine Altounian, p. 16) de certains lecteurs pourrait leur laisser croire, que le passage d'une langue à une autre serait une question de « communication ». Rien de plus idéologique que cette illusion de la communication : Walter Benjamin écrivait que la communication était le péché originel du langage, et tout le livre de Janine Altounian démonte admirablement cette idéologie et cette illusion. Il montre très bien que, si la traduction a rapport avec la transmission, la traduction implique une perte, un résidu, et que l'altérité d'une pensée, qui s'exprime dans et par un langage et qui repose sur l'altérité d'un langage, ne peut être réduite ni résolue. Au contraire la traduction, dans le passage même d'une langue à une autre, fait émerger ce qui dans le langage est intraduisible. Bien loin d'être simple communication d'un message, la traduction est mise au jour de l'intraduisible au cœur du message ; et l'on pourrait ajouter que cette assomption de l'intraduisible par la traduction nous aide à comprendre comment la lecture fait aussi émerger de l'illisible, point sur lequel il nous faudra revenir.

Or l'intraduisibilité, conséquence de l'altérité, condition irréductible, est pour ainsi dire redoublée, mais non pas créée, par la confiscation d'une langue. Comme elle l'a fait naguère dans un autre livre, qui doit être rapproché de celui dont nous parlons ici³, Janine Altounian montre que c'est le cas de la langue des Juifs autrichiens, univers de signes dont Freud a été expulsé, ou de celle des Arméniens⁴. La métaphore de la « langue morte », banalisée dans la tradition humaniste mais qui nous vient ici à l'esprit, peut être prise à la lettre et exprimer au mieux la détresse du traducteur attaché à une impossible mais nécessaire tâche de résurrection.

Et pourtant rien ne correspond moins à ce livre que le ton d'une déploration de cette perte ou de l'irréductible intraduisibilité. Il y a dans ces pages une sorte de jubilation dans l'affrontement à l'impossible : Janine Altounian parle (p. 34) du « plaisir » du traducteur à l'écoute du texte, plaisir du traducteur honorant le plaisir créateur à écrire. Et la façon dont l'auteur de *L'écriture de Freud* traite les exemples de traduction dégage une allégresse qui se communique à son tour au lecteur.

³ Janine Altounian, *La survivance. Traduire le trauma collectif*, Paris, Dunod, 2000.

⁴ *L'écriture de Freud*, p. 19 : « La langue des Juifs autrichiens leur ayant été confisquée, Freud a créé, pensé la psychanalyse dans un univers symbolique de signes d'où il a été expulsé par ceux qui, comme on sait du reste, expulsèrent ses sœurs du monde des vivants. » Cf. aussi *La survivance, op. cit.*, p. 120.

Nous parlions d'un reste intraduisible ; mieux vaudrait parler d'une double intraduisibilité. Sur la question de la traduction, de toute traduction, se greffe celle d'une autre transmission, qui nous conduit à ce qui est, pour l'auteur et pour nous, la pointe de ce travail sur la traduction, à savoir Freud et la psychanalyse. Une double transmission : le passage du traumatisme à l'écriture, puis le passage d'une écriture à une autre écriture, à une autre langue, c'est-à-dire la traduction : du trauma (celui des victimes des génocides du XX^e siècle, celui du sujet qui s'adresse au psychanalyste) à l'écriture, de l'écriture à la traduction, se tisse une chaîne d'« impossiblement » complète transmission d'une double expérience, une chaîne où la perte accompagne chacune des expériences. Dans l'écriture, les affects se perdent au moment même où ils trouvent leur expression ; dans la traduction, l'expérience de l'écriture se perd dans une autre expérience, dans l'expérience qui seule permet un passage dans la langue de l'autre.

La langue allemande

Plaçons ici notre seconde réflexion, sur les nombreuses pages et les analyses remarquables de finesse et de délicatesse présentées dans ce livre sur nombre d'exemples de signifiants de la langue allemande. Il n'est pas possible ici d'entrer dans le détail, mais le lecteur est tout à fait convaincu par ce qui est développé par Janine Altounian et qui explicite bien ce que toute pratique de la langue allemande fait sentir intuitivement : ainsi sur le neutre (p. 45), ce genre qui n'existe plus en français que comme organe-témoin ; ainsi sur l'infinitif substantivé (p. 46), forme qui permet de rendre sensible l'acte (*das Schauen, das Lieben*, qui ne sont ni le regard, ni l'amour), forme substantivée que les humanistes du XVI^e siècle avaient ressuscitée dans leur latin en utilisant l'article grec au neutre ($\tau\omicron$ *interpretare*, l'acte d'interpréter, différent de *interpretatio*, l'interprétation) ; sur l'usage de la particule (en particulier l'intraduisible *ver-*, p. 49, qui introduit dans l'acte un écart intime, une erreur, un glissement ou une trahison, une sorte de modalité subjective dans l'éclipse inconsciente de la subjectivité ou dans son détournement).

Si nous avons employé ici le mot d'« inconscient », c'est que tous ces développements nous conduisent à dégager et à essayer d'analyser la façon dont intervient ici la psychanalyse, ce qui fait que ce livre n'est pas seulement une remarquable étude sur les particularités de la langue

allemande et sur ce qui la distingue du français. La mise en parallèle des structures de la langue allemande et de ce que promeut, de ce dont parle la psychanalyse, apparaît explicitement ou implicitement en nombre de pages de ce livre. Un exemple parmi d'autres (p. 45) : « La substantivation de tout infinitif qui, entre autres, traduit, sans passer précisément par l'abstraction mais en conceptualisant à même la mouvance du vivant, la fluidité de l'inconscient ». Ce point mérite d'être développé ; en tout cas, cette mise en parallèle est intéressante à plusieurs niveaux :

– des formes grammaticales aux caractères reconnus à l'inconscient (c'est la phrase que nous venons de citer) ;

– de la modalisation des signifiants par la particule (ainsi p. 57 : *auf-*) à la circulation de ces modalités à travers différentes racines et à la genèse de la théorie en train de s'élaborer ;

– le « sentiment de la racine » (c'est l'expression de Saussure citée p. 62), donc une pratique du radical, l'un et l'autre tout différents en allemand et en français (ainsi p. 135 : *inner- erinnern, Erinnerung ; leben - Erlebnis*, etc.) mais qui laissent ouverte la nature de ce « sentiment » et de cette présence, active ou passive, ou subie, du radical⁵ ;

– la place de la négation (ainsi par exemple p. 72 : « *Die Mutter ist es nicht* », « c'est la mère... sur le mode de la négativité », intraduisible en français ! De même le préfixe *un-*, marque du refoulement : « *unheimlich* » est une espèce de « *heimlich* », un *heimlich* nié, écarté, refoulé, donc posé dans le geste même de le refouler, p. 69).

La langue de Freud

De ces caractères de la langue allemande, qui sera aussi, et non par hasard, la langue de la psychanalyse, nous passons à la langue de Freud où nous retrouvons les caractères de la langue allemande, mais aussi un style particulier dans l'écriture de cette langue. Ce que certains ont appelé « emboîtement » de cultures (p. 26) se caractérise chez Freud par l'imbrication de champs sémantiques hétérogènes : Janine Altounian montre, à partir d'une analyse de ce mot étrange (« étranger », « éprouvant », ces mots font penser aux livres d'Antoine Berman) qu'est « *Seelenapparat* » (p. 27) : chez Freud s'imbriquent le médical et le littéraire, l'exposé technique et la narration romanesque (les

⁵ Et cela nous renvoie aux questions extrêmement stimulantes soulevées jadis par Howard Bloch, *Étymologie et généalogie*, trad. franç., Paris, Seuil, 1989.

Krankengeschichten) ou poétique (cette impression « mystique » que, selon lui, laissent ses hypothèses, *Annahmen* (p. 53), comme la pulsion de mort), la langue « scientifique » et l'usage de la métaphore (cette dernière seulement perceptible dans l'attention au radical dissimulé dans le mot en apparence abstrait, p. 33, ainsi les dérivés du radical de *nehmen*, p. 53).

D'où l'extrême difficulté, voire l'impossibilité, de rendre compte, dans une traduction, de ce qui n'est pas seulement juxtaposition de deux registres de langue (médical ou scientifique, et littéraire ou poétique), mais aussi « identité » (c'est le mot employé p. 36) entre « langage d'images » (« *Bildersprache* ») et « termes scientifiques » (« *wissenschaftliche Termini* »), comme l'écrit Freud dans « Au-delà du principe de plaisir », § VI : « *Wir sind genötigt, mit den wissenschaftlichen Termini, das heisst mit der eigenen Bildersprache der Psychologie (richtig: der Tiefenpsychologie) [...]*⁶. » Certes c'est particulièrement vrai pour le statut épistémologique d'« Au-delà du principe de plaisir », mais le livre de Janine Altounian dégage bien ce caractère de l'écriture de Freud, qui nous renseigne sans doute sur la spécificité de son élaboration, et aussi sur la scientificité problématique de la psychanalyse.

Alors vient dans ce livre une triple comparaison, chacune avec sa pertinence propre, entre l'écriture de Freud et celle de Luther, « deux spéculateurs de la langue allemande » (p. 144), fondateurs l'un et l'autre de discours théoriques et de mouvements inscrits dans la société, ensuite entre l'écriture de Freud et celle de Wagner, enfin entre Freud et une femme, Lou Andreas-Salomé.

De la première comparaison retenons tout ce qui est écrit sur *Seele*, sur *das Wort*, à la fois le mot, la parole, le verbe ou le Verbe, avec ou sans majuscule, *Verbum*, ο λογος, et au pluriel *Wörter* ou *Worte*, tout cela absolument intraduisible en français ; de la seconde le double destin du signifiant *Wahn*, à la fois le délire meurtrier et l'imagination créatrice ; et de la troisième l'aussi intraduisible dualité de « la femme », *das Weib* (au neutre) et *die Frau* (au féminin).

*

Un livre important éveille bien des échos, suscite nombre de questions, que pour simplifier nous pouvons organiser autour de trois points.

⁶ Freud, *Studienausgabe*, t. III, p. 268.

L'allemand et la psychanalyse

C'est un fait historique, donc contingent, que la psychanalyse est née en pays germanique, dans l'Empire austro-hongrois, à la fin du XIX^e siècle, dans un espace linguistique particulier, et par le fait d'un homme qui était aussi un écrivain ayant une pratique de l'écriture, un « style » particuliers. Mais l'analyse des structures linguistiques de l'allemand montre qu'il y a un rapport nécessaire entre ces structures et ce style et la psychanalyse elle-même. Ce qu'on appelle l'inconscient, le rapport au temps, à la mémoire, l'anamnèse, la traduction des affects, l'inscription d'un traumatisme dans une écriture, etc., tout cela peut être mis en rapport, et de façon non artificielle, avec les structures linguistiques de la langue allemande.

Nous pouvons alors nous demander si d'autres structures linguistiques, un autre style, un autre rapport d'un autre écrivain avec sa langue et avec la langue allemande, ce qui constitue encore un ensemble de faits contingents, n'entraînent pas ce qu'on pourrait appeler sommairement, sous réserve d'analyses plus rigoureuses, une autre forme de psychanalyse, voire même une autre psychanalyse, et cela de façon nécessaire. Chacun ici pense à Lacan : la langue française, un rapport tendu de Lacan à cette langue et à l'écriture, son rapport à la langue allemande, un rapport particulier de l'écriture à l'oralité, un tout autre « style » que celui de Freud, une distance par rapport au style de Freud qui serait la distance d'un style et d'une écriture « baroques » par rapport à un style et à une écriture « classiques », pour parler de façon bien rapide. Donc pas seulement d'autres signifiants, mais une autre pensée psychanalytique reflétant (et aussi causant) d'autres structures linguistiques, car l'écrivain ne se contente pas d' « utiliser » un instrument, il crée aussi cet instrument.

Ces faits (le rapport de Freud à une langue et un style, le rapport de Lacan à une autre langue et un autre style, le rapport de Lacan à la langue et au style de Freud) ont certainement pour nous d'importantes conséquences, même pratiques, notre rapport à deux langues et à deux styles, notre façon de pratiquer ces langues, de lire et d'écrire.

Psychanalyse et traduction

Le livre de Janine Altounian nous permet ici de poser un double rapport, sous la forme d'une double question :

La psychanalyse éclaire-t-elle ce qu'est la traduction, son travail et ses impasses, ce qu'est le rapport à l'autre, donc à l'étranger dans l'impossibilité d'un rapport « homologue » ? Nous pouvons nous demander si la psychanalyse, introduisant l'écart et la non totale traductibilité dans le sujet même, la non totale traductibilité par la parole, n'éclaire pas les apories de l'impossible tâche qu'est la traduction « éprouvante » (dans les deux sens du mot « épreuve ») de l'écrit d'un autre.

La traduction éclaire-t-elle ce qu'est la psychanalyse ? Et nous nous demandons ici quelle est exactement la portée, si, de toute évidence, elle est plus qu'une simple analogie, de l'ambiguïté, à plusieurs reprises suggérée dans le livre de Janine Altounian, de la notion d'*Übertragung*, *übertragen*, qui n'a pas facilement son équivalent en français et que la traduction par « transfert » rend de façon trop univoque⁷. Le rôle du récepteur (du lecteur, du destinataire, qu'est avant tout le traducteur) dans l'interprétation du texte apparaît alors plus clairement. Comme le disait déjà le vieil adage médiéval, que ce qui est reçu l'est toujours à la mesure de celui qui reçoit, retrouve une actualité : le passage d'une langue à une autre, d'un interprète à une interprétation, est fonction des catégories selon lesquelles est reçu et interprété un texte.

Les cultures

Cette réflexion est la conséquence de la précédente. Une œuvre est écrite dans le cadre, avec les catégories linguistiques et intellectuelles, d'un homme, d'un milieu, d'une époque, d'une « culture ». Or les références culturelles, qui sont d'importance capitale dans le cas de Freud, dans celui de Lacan et dans le nôtre, ne sont ni universelles, ni éternelles. Comment dans ces conditions traduire un texte (non seulement la lettre, mais cette *aura* de culture accompagnant, même sous forme d'associations spontanées, chaque mot du texte) ? Ne donnons ici qu'un exemple, microscopique, à partir de ce qui est évoqué p. 130 de ce livre : il s'agit, suggérée à Janine Altounian par la scène humiliante d'antisémitisme évoquée par Freud, de l'association par l'homme aux loups des signifiants *Gott-Kot*, Dieu-ordure (fange, boue) ; ce rapprochement que l'on pourrait penser imaginé par l'homme aux loups est en réalité un jeu sur les mots familiers aux poètes baroques allemands du XVII^e siècle, en particulier au

⁷ Renvoyons ici à *La survivance*, *op. cit.*, p. 76, qui fait allusion à Walter Benjamin sur *übersetzen*, *übertragen*, *überleben*.

poète mystique Angelus Silesius qui le répète plusieurs fois dans les distiques de son *Cherubinisher Wandersmann*, à la rime ou en assonance à l'hémistiche⁸ : un allemand cultivé du XIX^e siècle pouvait-il ignorer ce jeu de mots, origine de jeux rhétoriques, de spéculations théologiques et mystiques ? Mais comment un traducteur pourra-t-il ne pas gommer des pans entiers de cette culture sous-jacente à tout texte, et comment rendre sensible au lecteur d'aujourd'hui la culture qui forme l'arrière-plan du texte de Freud et de celui de Lacan ?

L'on voit que le livre de Janine Altounian invite son lecteur à se poser mille questions, à s'interroger à chaque pas sur les rapports entre l'expérience de la psychanalyse et la lecture des textes, la psychanalyse modifiant l'acte de lecture et suscitant la lecture, et à s'interroger aussi sur ses rapports avec l'écriture, la psychanalyse pouvant susciter et rendre « nécessaire » une écriture, au double sens de l'acte d'écrire et d'un style d'écriture.

⁸ Angelus Silesius, *Cherubinischer Wandersmann*, I, 244, 249 ; III, 122, 139 ; V, 31, 58 ; VI, 4, 29, 230. C'est un *topos* de la poésie baroque qui n'est pas propre au Silésien.